

de regagner le nid qu'un jour ils furent forcés d'abandonner, ou bien encore des rameaux séparés du tronc et cherchant à s'y rattacher, afin de conserver ou de raviver leur sève à ce contact vivifiant.

Car, toutes reconnaissent les avantages de cette agréable réunion. Les jeunes filles vraiment chrétiennes viennent au cloître pour y recueillir la moisson de l'année, les mondaines, pour y trouver le repentir et le pardon. Quelques-unes encore, au moment d'enfourer leur liberté sous la lourde pierre du mariage, cherchent à s'imprégner, auprès de Dieu, du don si nécessaire pour elles, de la patience. D'autres enfin, pendant ces jours de recueillement, entendoient, au-delà de l'horizon borné de ce monde, la splendeur lumineuse des régions parfaites, et, fortes du courage puisé au pied de la croix du couvent, elles n'hésitent pas à ensevelir leur jeunesse dans les murs qui ont abrité leur inconsciente enfance.

En voilà assez pour expliquer la lettre suivante et pour faire connaître, avec le noble désintéressement des filles d'Angèle, l'heureux résultat qu'exerce sur les âmes et parfois sur la vie tout entière de certaines jeunes filles, une seule retraite au monastère de Marie de l'Incarnation.

M. D.

3 septembre.

MA CHÈRE AMÉLIE.

Je viens de savourer, pour la première fois, les enchantements d'une retraite au monastère, et, à peine sortie du cénacle, j'accours te communiquer mes impressions. Tu brûles, je le sais, de connaître les moindres incidents de ma réunion avec de chères maîtresses, d'aimables compagnes—toi qu'une malencontreuse visite a retenue à Montréal le jour où tu eusses revu, avec tant de bonheur, les scènes délicieuses de notre passé—et je ne veux pas donner à ta curiosité le temps de se refroidir.

Lundi dernier, la vieille cloche du couvent sonnait le ralliement, et la porte de l'antique parloir s'ouvrait pour cent cinquante-trois retraitantes. Que de baisers, de transports, de questions de la part des arrivantes ! Du côté de nos bonnes maîtresses, que de tendre affection, de touchante condescendance ! On eût dit des mères revoyant leurs enfants, des enfants revenant, après une longue absence, au foyer de la famille.

Les premiers moments d'effusion passés, chacune de parcourir avidement le théâtre de ses jeux d'autrefois, de ses sympathies juvéniles, de ses joies sans ombres. Mais partout que de changements ! D'abord, notre salle d'étude est habillée de neuf. A la couleur rose tendre de ses murs, on a substitué le vert pâle ; d'élegants pupitres ont remplacé les anciens, et des tableaux plus modernes récréent maintenant la vue des nouvelles élèves. L'oratoire, avec son gracieux autel, ses vases de fleur artistement groupés, ses chandeliers de vermeil, n'a subi, lui, aucune transformation, et la madone à la robe éclatante de blancheur porte encore sur sa figure le même rayon de maternelle bonté. Que de scènes le regard de cette statue n'a-t-il pas illuminées ! C'est ici que nous avons formé le nœud de notre amitié que nos âmes se sont confondues dans une même prière, que des conseils ou de douces réprimandes sont venus nous encourager ou nous punir.

Dans les dortoirs où nous avons reposé avec tant de paix sous la garde des images tutélaires de Jésus et de Marie, où les rêves étaient si beaux, le réveil si doux, s'étaient les petits lits blancs d'autrefois. On dirait encore des nids de colombe. Seulement, de coquets rideaux les entourent et donnent à chaque dormeuse le luxe d'une cellule.

Mais j'avais hâte de revoir la cour dont les ombreuses allées ont abrité tant de confidences, de si tendres protestations. Je voulais fouler encore aux pieds l'herbe touffue de la *Voie Angélique*. Aussi, la main dans la main d'une amie, ai-je contemplé avec amour les ormes géants sous lesquels nous dansions, à la récréation du soir, et, devant ces vieux témoins de nos ébats, je me suis abandonnée à maintes rêveries rétrospectives.

Au milieu de ces réminiscences, mes yeux sont tombés sur le lierre que, toutes deux, nous avons planté à notre départ. Le croirais-tu, Amélie, il entoure maintenant de ses verdoyants festons la véranda des grandes élèves, et, plus favorisé que nous, il mourra où il s'est attaché.

Sur la plate-bande que nous appelions si pompeusement du nom de jardin, et où ne fleurissent que les géraniums, s'étaient maintenant les roses aux mille couleurs, les héliotropes, voir même le délicat oillet. Quant au serain, dont la cage, dans les beaux jours, se balançait si gracieusement au plus vieux des frênes, il a fini d'égayé de ses notes retentissantes les alentours du cloître. Un matin, hélas ! l'imprudent a déserté son nid, et, moins heureux que nous, jamais il n'y pourra revenir.

Je ne t'ai encore rien dit de nos salles de récréation. Ces appartements auraient conservé leur ancien cachet de simplicité, si on ne les eût ornés chacun d'un piano, favorisant les rondes des petites et servant d'accompagnement aux romances de leurs aînées. Je me revoyais dans le passé au bras d'une désobéissante *partner*, galopant à la faveur des ténèbres dans cette immense enceinte, ou — réminiscence plus prosaïque — savourant avec toute l'avidité de la pensionnaire affamée, les tar-

lines de confitures dérobées au réfectoire, lorsque la cloche nous appela à la chapelle pour le sermon.

Toutes les retraitantes de se diriger vers le chœur, recueillies, silencieuses, elles, si bruyantes, si tapageuses même, il y a un instant. Chacune, vois-tu, sentait déjà le souffle de Jésus passer sur son âme, pour l'embaumer, la purifier. Mais plus vives encore furent nos émotions en pénétrant dans l'antique chapelle du monastère. Là se concentraient les principaux éléments de notre bonheur de pensionnaire, et tout, autour de nous, dans cette enceinte qui a conservé son ancien aspect, savait nous le rappeler. L'autel sévère sur lequel brille encore la grande croix d'argent d'autrefois, nous représente avec le saint sacrifice de la messe, si souvent entendue, nos communions du dimanche : ces stalles nous font voir les religieuses, à l'heure de la prière, portant sur leur front l'auréole du dévouement et de la charité. Plus haut, dans l'arcade qui se trouve en face, l'orgue est là pour vous parler de nos chants majestueux de Pâques et de Noël, ou bien de nos gracieux cantiques de Mai. J'oubliais les touchantes instructions de notre bon chapelain nous exposant, dans son langage paternel, les grands problèmes de la foi.

En face de ces souvenirs, que de pleurs silencieux ont humecté nos paupières. Celles surtout qui ne touchent aux choses de la terre que par ce qu'elles ont d'amertume et de regret, dont chaque pensée est une plainte, chaque soupir une douleur, ont senti se briser leur âme en se retrouvant dans ce paisible milieu. Mais bientôt ces pèlerines, fatiguées de la route, ont appuyé leurs têtes languissantes sur le cœur de Jésus, et il s'est alors établi entre les incompréhensions et le Divin Consolateur un colloque dont aucune parole ne peut traduire la rafraîchissante douceur. Ce tête-à-tête ineffable qu'éclairait seule la lampe symbolique du sanctuaire, combien de fois, pendant ces jours de bénédiction, n'en ai-je pas moi-même éprouvé les délices ! Entrevu à la clarté mourante de cette pâle lumière, le suprême Confident me paraissait près de moi, ce semble, et plus disposé à répandre sur la mendiant qui l'implorait l'effusion de ses grâces. Aussi, rien alors n'était oublié : tes besoins, chérie, je les exposais sans les connaître, tes rêves, je les confiais à la tendresse divine pour les lui voir bénir, et tes peines, oh ! tes peines, je les mêlais aux miennes en priant l'Éternel de répandre sur elles le baume des célestes adoucissements.

Je ne puis passer sous silence la poésie de l'office du soir, psalmodié par les habitantes du cloître, les instructions si éloquentes et onctueuses du bon Père D... et le spectacle imposant d'une communion générale le dernier jour, touchante cérémonie où l'harmonie de saints cantiques vient ajouter aux émotions de notre cœur.

Bientôt, hélas ! il nous fallut quitter l'oasis béni où, pendant trois jours, nous avions respiré si librement, et la porte claustrale se referma sur nous lorsque nous n'avions pas encore fini de nous voir, de nous sentir dans le cercle étroit du bonheur, quand nous n'avions ni tout dit, ni même tout pensé.

Du moins, nous avons emporté, soigneusement enfermés dans notre cœur, le souvenir ineffaçable de la touchante bonté, de l'accueil plein de distinction qui caractériseront toujours celles qu'avec tant de raison nous appelons nos mères du cloître.

Ton amie sincère,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

CHoses ET AUTRES

Nous accusons réception d'un nouveau journal hebdomadaire, *L'Echo du Peuple*, qui se publie à Québec. M. J. F. Morissette en est l'éditeur-proprétaire. Succès à notre nouveau confrère.

LA FILLE DU RÉGIMENT.—Nous avons assisté mardi dernier au grand concert qui a eu lieu au Queen's Hall. Le succès a été complet sous tous rapports. L'abondance des matières ne nous permet pas de donner un compte-rendu aujourd'hui. Nous en parlerons la semaine prochaine.

L'exposition de peinture de la nouvelle *Académie Royale des Arts* de Montréal, ouverte depuis quelques jours, est un succès. Le nombre des toiles exposées est bien au-dessus de ce que nous avions le droit d'espérer. Le marquis de Lorne doit être heureux du pas immense qu'il a fait faire aux arts dans notre pays.

CONCERT DE M. ET MME MARTEL.—Mercredi, 10 mai prochain, M. et Mme Martel donneront un grand concert dans la magnifique salle Nordheimer. Parmi les chanteurs qui se feront entendre en compte M. Arthur Graham, directeur de la Société Ste-Cécile de Montréal.

M. F. J. Bisaillon récitera une poésie. Dans notre prochain numéro nous donnerons le programme de cette fête musicale.

La Chambre des Communes a longuement discuté les résolutions de sympathie envers l'Irlande, et d'éloquents discours ont été prononcés dans cette circonstance par Sir John A. Macdonald, M. Blake, Costigan et Coursol. Une autre discussion intéressante a été celle qui a roulé sur les résolutions de M. Blake, réclamant le droit pour le Canada de négocier lui-même ses traités de commerce.

On pense que le Parlement fédéral sera prorogé vers le 10 ou le 15 mai.

A Québec, l'intérêt s'est concentré sur le Conseil Législatif, qui a étudié le projet de vente de la section Ouest du chemin de fer provincial. Les conseillers ont prolongé la discussion pendant quatre séances. Nous croyons que c'est la première fois qu'une question occupe aussi longtemps son attention.

DU TEMPS DE LA GUERRE.—M. Dumouchel, notaire de Montréal, a, en sa possession, une lettre importante écrite par le général Benedict Arnold, pendant l'invasion américaine au Canada, en 1775. Voici le texte de la lettre elle-même :

Quartiers-généraux.

Pointe aux Trembles.

Novembre, 28, 1775.

Messieurs,

Vous êtes par le présent requis d'empêcher toutes espèces de provisions ou de fourrage d'être expédiés de la Pointe Lévi à Québec, ou des secours d'être portés à la garnison, attendu qu'on essaie de renverser les droits et les libertés de l'humanité et de cette colonie en particulier.

BENEDICT ARNOLD.

Commandant en Chef de l'Armée Continentale, à la Pointe aux Trembles.

Aux dignes habitants de la Pointe Lévi.

A JOS. LEMONDE.

Paroisse de St-Thomas.

Celui à qui ce papier était adressé était Joseph Lemonde, qui faisait partie du commissariat de l'Armée Continentale. C'était lui que le général Arnold avait chargé de communiquer la proclamation en question aux habitants de Lévi. Le papier a été trouvé parfaitement conservé par M. J. B. Varin et Adolphe Beauvais, notaires, en faisant l'inventaire des biens du petit-fils de Lemonde, il y a quelques années, à Laprairie. M. Dumouchel, qui est membre de la Société historique de Montréal, se propose de faire encadrer le vieux document.

M. J. A. Langlais, libraire de Québec, est en ce moment en voyage en Europe ; il a poussé son excursion jusqu'en Afrique. Ce qui suit est extrait d'une lettre qu'il a adressée à un de ses amis :

TUNIS, le 12 mars 1882.

"Je suis arrivé ici hier soir par le chemin de fer de la Goulette. Il fait une chaleur du mois de juin à Québec.

"Quelle ville que Tunis ! si vous voyiez ces rues étroites et sales, deux hommes seulement peuvent marcher de front dans les rues, sur les trottoirs, un seul, et encore il faut bien faire attention de ne pas se frotter trop fort contre les murs blanchis à la chaux. Quels costumes bizarres les indigènes portent, c'est à faire peur aux chiens les plus malins !

"Partant de Marseille nous nous sommes arrêtés à Philippeville, premier port français en Algérie. C'est une toute petite ville insignifiante pour le nombre de ses habitants, mais très importante pour son commerce.

"De là nous sommes arrivés à Bône, où nous sommes restés dix heures, ce qui nous a permis de visiter les principales places, surtout la montagne d'Hippone, où nous voyons les ruines de la cathédrale du même nom qui fut bâtie par saint Augustin. C'est aussi là qu'il fut enterré à côté des ruines de l'église ; nous voyons son tombeau, qui est construit en marbre et surmonté d'une statue de bronze, représentant le saint ; de là nous sommes arrivés ici.

"Demain nous irons visiter les ruines de Carthage, ainsi que la chapelle de St-Louis, construite sur les ruines de ce nom ; en revenant nous devons aller voir le Bey de Tunis, en société des officiers français de la frégate *La Galissonnière*, qui est ici dans le port.

"J'ai entendu ce matin la sainte messe et le sermon dans une église maltaise catholique.

"J'ai bien hâte maintenant de retourner au Canada. Rien n'est beau comme son pays. C'est vrai que j'ai vu bien des choses, mais cela n'attache pas. C'est comme la fumée emportée par le vent.

"En effet, qu'est-ce qu'il y a de beau et durable comme son pays, sa famille ! rien n'y est comparable !"

Les drames de l'obésité.

Une grosse dame, aux formes monumentales, entre dans un magasin de corsets.

Une demoiselle de magasin, la bouche en cœur, l'air souriant, s'avance vers elle.

—Je voudrais avoir un corset.

—Un corset à la baleine, madame !

—Insolente !

Et, suffoquant de rage, la dame s'éloigne en faisant claquer la porte du magasin !